

## **Les Liaisons dangereuses**

## PERSONNAGES

MADAME DE MERTEUIL.  
VALMONT.  
MADAME DE TOURVEL.  
CÉCILE DE VOLANGES.  
MADAME DE VOLANGES.  
DANCENY.  
MADAME DE ROSEMONDE.  
LE CHASSEUR (Azolan).  
ÉMILIE, *la courtisane*.  
LE CURÉ.

## PARTIE I

### Séquence 1

*Tôt le matin.*

CÉCILE, *en chemise de nuit, une lettre à la main.* – Sais-tu, ma chère Sophie, que depuis ma sortie du couvent maman me traite comme une vraie demoiselle ! J'ai un cabinet, un très joli secrétaire dont on m'a remis la clef et, enfin, j'ai une femme de chambre, à moi toute seule ! Chaque jour, je me dois de rejoindre maman pour les repas ; le reste du temps, je fais de la harpe, quelques vocalises et je lis comme au couvent, si ce n'est qu'ici il n'y a pas d'horrible sœur supérieure pour me gronder ! Enfin, je suis en paix ! Figure-toi que, l'autre jour, un carrosse s'est arrêté devant la maison. Un monsieur, tout de noir vêtu, en sortit et vint toquer à la porte. J'ai, alors, demandé à ma femme de chambre qui était ce monsieur, elle me répondit, que ce monsieur était M. le C... ! M. le C..., ai-je dit. Oui, M. le C..., Cécile, M. le C..., insista-t-elle, tout en prenant un de ces airs qui me fit rougir jusqu'aux oreilles ! Ah ! Mon Dieu, ai-je pensé, voici celui à qui je suis promise ! Le cœur battant, je me suis précipitée

dans le salon pour aller saluer ce M. le C..., et lui de dire à maman : « C'est que la demoiselle a l'air bien effarouchée ! », et de me dire à moi : « Mademoiselle, s'il vous plaît, donnez-moi votre pied ! » À ces mots, j'ai cru m'évanouir ; je me suis jetée dans le fauteuil tant j'avais honte. À peine étais-je assise qu'il se mit à genoux et me redemanda mon pied ! J'étais si affolée que j'ai crié de toutes mes forces, comme un tonnerre, ameutant ainsi toute la maison ! C'est alors que maman me dit : « Allons, mon enfant, donnez donc votre pied à monsieur ! » Oh, ma Sophie, j'ai honte car sais-tu qui était ce M. le C... ? Ce M. le C... n'était point celui que je croyais qu'il devait être : ce M. le C... était tout bonnement M. le cordonnier ! Au souper, j'ai entendu la cuisinière dire à la femme de chambre : « Dame, c'est que la petite est sacrément cruchonne ! » Crois-moi, quand je serai mariée, je ne me servirai plus de cette cuisinière-là ni de ce cordonnier-là ! (*Une sonnerie retentit.*) Ah, mon Dieu ! Il est près de six heures, il faut que l'on m'habille ! (*En sortant, elle appelle sa femme de chambre.*) Joséphine ! Allez donc remettre cette lettre au couvent pour Sophie Carnay ! Joséphine ! Joséphine !

## Séquence 2

VALMONT *apparaît au balcon lisant une lettre de M<sup>me</sup> de Merteuil.* – « Revenez, mon cher vicomte, revenez et dépêchez-vous ! Que faites-vous donc chez votre satanée vieille tante ! Diable, elle sera bientôt centenaire et vous savez que vous en êtes le seul héritier ! Je vous en conjure, partez sur-le-champ, j'ai besoin de vous ! Je veux vous instruire d'un de mes

projets et vous en confier l'exécution ! Croyez-moi, c'est une aventure digne d'un héros : vous servirez l'amour et la vengeance ! Vous devriez être déjà là, à mes genoux, à prendre mes ordres ! Votre indulgente amie, M<sup>me</sup> de Merteuil. »

*Il sort.*

## Séquence 3

VALMONT *arrive d'un pas alerte chez la marquise, puis s'agenouille.* – Eh bien, marquise, me voilà ! Tel un esclave, tel le grand Hannibal, aux genoux de sa maîtresse ! Me voilà à vos pieds, j'attends vos ordres !

MADAME DE MERTEUIL. – Mon cher vicomte, vous abusez de mes bontés même depuis que vous n'en usez plus !

VALMONT. – Il ne tient qu'à vous, très chère...

MADAME DE MERTEUIL. – Relevez-vous, je vous en prie, vous jouerez les preux chevaliers une autre fois, le temps presse ! J'ai une affaire des plus urgentes à régler et je veux que vous soyez le héros de cette aventure ! M<sup>me</sup> de Volanges marie sa fille qui vient tout juste de sortir du couvent. C'est encore un secret, elle me l'a confié hier soir. Et savez-vous quel gendre elle a choisi ?

VALMONT. – Ma foi, je...

MADAME DE MERTEUIL. – Le comte de Gercourt ! Qui m’aurait dit que je deviendrais, un jour, la cousine de cet imbécile de Gercourt ! Je suis dans une fureur ! Eh bien ! Ne devinez-vous donc pas encore !

VALMONT. – Ma foi, je...

MADAME DE MERTEUIL. – Oh, esprit lourd ! Monstre que vous êtes ! Lui avez-vous pardonné l’affront qu’il nous fit, à vous et à moi ! Moi, je n’ai pas oublié qu’il m’a quittée pour cette espèce de femme insipide, qui d’ailleurs à l’époque, permettez-moi de vous le rappeler, était votre maîtresse, et que cette femme vous laissa choir pour cet imbécile de Gercourt !

VALMONT. – Disons que c’est de l’histoire ancienne ! Et puis, ce Gercourt m’a rendu un immense service en me débarrassant de cette femme. C’est d’ailleurs grâce à cela, marquise, que nous nous sommes rencontrés et tant aimés !

MADAME DE MERTEUIL. – Fi, Valmont ! Cessez de plaisanter et écoutez-moi ! Il me faut une vengeance ! Vous connaissez Gercourt : ses ridicules préventions pour les éducations cloîtrées et son préjugé plus ridicule encore, en la faveur de la retenue des blondes ! Je parierais, et ce malgré les soixante mille livres de rente de M<sup>lle</sup> de Volanges, qu’il n’aurait jamais fait ce mariage, si la petite eût été brune et si elle n’eût pas été au couvent ! Prouvons-lui qu’il n’est qu’un sot ! Gercourt est un orgueilleux ! Il se vantera et, nous, nous prendrons bien du plaisir, une fois que vous aurez formé la petite, à ce qu’il devienne la fable et la risée du Tout-Paris ! Au reste, l’héroïne de ce nouveau roman

mérite tous vos soins : M<sup>lle</sup> de Volanges est vraiment jolie ; cela n’a que quinze ans ; un vrai bouton de rose ! À la vérité, gauche comme cela n’est pas permis et nullement maniérée mais, vous autres hommes, ne craignez point cela ! J’ajoute qu’un certain regard langoureux promet déjà beaucoup. Bref, je vous la recommande, vous n’avez plus qu’à me remercier et m’obéir !

VALMONT. – Marquise, vos ordres sont charmants, votre façon de les donner est plus aimable encore : vous feriez chérir le despotisme et ce n’est pas la première fois que je regrette de ne plus être votre esclave ! Hélas, je me vois forcé de vous désobéir ! Car enfin, que me proposez-vous ? De séduire une fille qui n’a rien vu, qui ne connaît rien ; et qui, pour ainsi dire, me sera livrée sans défense : quelle platitude ! Vingt autres comme moi peuvent y réussir ! Et, en toute franchise, de plus grands projets m’appellent ! Vous connaissez la présidente de Tourvel ; sa dévotion, son amour conjugal, ses principes austères. Voilà, ce que j’attaque ! Voilà, un ennemi digne de moi !

*« Et si de l’obtenir je n’emporte le prix,  
J’aurai du moins l’honneur de l’avoir entrepris ! »*

On peut citer de mauvais vers quand ils sont d’un grand poète comme Jean de La Fontaine !

MADAME DE MERTEUIL. – Savez-vous, vicomte, que vous êtes d’une insolence rare et que je pourrais me fâcher, vraiment, mais je crois que vous avez tout à fait perdu la tête. Car enfin, qu’est-ce donc que cette femme ? Que lui trouvez-vous à cette M<sup>me</sup> de Tourvel ?

Des traits réguliers, si vous voulez, mais rien de plus ! Elle n'a aucun attrait, nulle expression : passablement faite, sans grâces et toujours mise à faire rire avec des paquets de fichus sur la gorge et le corset qui lui remonte jusqu'au menton ! Souvenez-vous du jour où la prude faisait la quête pour les indigents sur le parvis de l'église Saint-Roch, comme nous nous amusons de ce spectacle ridicule et affligeant. Tenez, je la vois encore, donnant la main à son grand échalas de mari, prête à tomber à chaque pas, avec son énorme panier sur la tête et rougissant à chaque révérence. Allons, vicomte, reprenez vos esprits, je vous en conjure, je vous promets le secret. Sérieusement, vous m'inquiétez.

VALMONT. – Rassurez-vous, marquise, je n'ai point perdu la tête ! Je veux cette femme ! Il me la faut et je l'aurai !

MADAME DE MERTEUIL. – Mais quel rival avez-vous à combattre ? Pas même un amant, tout juste un mari ! Ne vous sentez-vous donc pas humilié à ce seul mot ? Quelle honte si vous échouez et combien peu de gloire dans le succès ! Si vous aviez connu cette femme un peu plus tôt, sans doute en auriez-vous pu faire quelque chose ; mais voilà, cela a déjà vingt-deux ans et il y en a près de deux qu'elle est mariée ! Croyez-moi, mon cher vicomte, quand une femme s'est encroûtée à ce point, il faut l'abandonner à son sort ; ce ne sera jamais qu'une espèce de...

VALMONT. – Au nom de l'amitié que j'ai pour vous, marquise, attendez que j'aie eu cette femme pour en médire. De quels traits osez-vous peindre

M<sup>me</sup> de Tourvel ! M<sup>me</sup> de Tourvel n'a guère besoin d'apparat et d'illusion : pour être adorable, il lui suffit d'être elle-même. Vous lui reprochez de se mettre mal, je le crois bien, toute parure lui nuit ; tout ce qui la cache la dépare et c'est dans l'abandon du négligé qu'elle est vraiment ravissante. Sa figure, dites-vous, n'a nulle expression. Et que voulez-vous qu'elle exprime quand rien ne parle à son cœur ? En vérité, elle n'a point comme nos femmes coquettes ce regard menteur qui séduit et trompe toujours. Elle ne sait pas couvrir le vide d'une phrase par un sourire étudié et, quoiqu'elle ait les plus belles dents du monde, elle ne rit que de ce qui l'amuse !

MADAME DE MERTEUIL. – Les plus belles dents du monde ! Allons bon ! Vicomte !

VALMONT. – Certes, elle est prude et dévote, et alors ! C'est pour cela que vous la jugez froide et inanimée ? Détrompez-vous, M<sup>me</sup> de Tourvel est d'une grande sensibilité, en voici une preuve éclatante. L'autre jour, j'ai dirigé notre promenade, j'avais tout prévu, tout étudié pour que nous ayons un large fossé à franchir car, comme vous le savez, les prudes craignent de sauter les fossés. Lorsque nous sommes arrivés à l'obstacle, j'ai, tout d'abord, porté ma vieille tante, ce qui fit beaucoup rire M<sup>me</sup> de Tourvel. Ensuite, j'ai proposé mes bras à ma dévote qui n'eut d'autre choix que de les accepter. Dès que je me fus emparé d'elle, je fis semblant de trébucher pour l'effrayer, elle s'accrocha à mon cou. Je profitai alors du moment pour la serrer plus fortement, je la pressai contre ma poitrine, je pressai son sein contre le mien, je sentis son cœur battre, et vis une aimable rougeur colorer son visage.

Ce modeste embarras m'apprit que son cœur avait palpité non pas de crainte mais d'amour !

MADAME DE MERTEUIL. – Et moi, je crois plutôt que son cœur a palpité non pas d'amour mais de crainte, de la crainte de Dieu ou du diable ou de je ne sais quelle chimère !

VALMONT. – Oserai-je vous le dire ? Je croyais mon cœur flétri, je me plaignais d'une vieillese prématurée. M<sup>me</sup> de Tourvel m'a rendu les charmantes illusions de la jeunesse. Auprès d'elle, je n'ai pas besoin de jouir pour être heureux. Et, pour que je sois vraiment heureux, il faut qu'elle se donne !

MADAME DE MERTEUIL. – Eh bien, elle se donnera comme toutes les autres avec cette différence que ce sera de mauvaise grâce ! Et je vous en dis plus : n'en espérez aucun plaisir, les prudes ne vous offrent que des demi-jouissances ! Cet abandon de soi-même, ce délire de la volupté, tous ces biens et ces excès de l'amour ne sont pas connus de ce genre de femme. Votre prude est dévote, et de cette dévotion de bonne femme qui la condamne à une éternelle enfance !

VALMONT. – Voyez-vous, ma chère marquise, au moment où je vous parle, je me sens porté par un excès de reconnaissance pour les femmes faciles, ce qui m'amène, tout naturellement, à vos pieds : je m'y prosterne pour obtenir votre pardon de ne point pouvoir satisfaire votre vengeance. Adieu, donc.

*Il emprunte les escaliers pour sortir.*

MADAME DE MERTEUIL *lui crie*. – Je crains que cette femme ne vous fasse perdre ce qu'il y a de plus précieux en ce monde : votre réputation, vicomte, votre réputation !

VALMONT, *même jeu*. – Notre métier, marquise, n'est-il pas de conquérir le monde !

MADAME DE MERTEUIL, *même jeu*. – Conquérir le monde, oui ! S'enticher d'une prude, non !

VALMONT, *au balcon, avant de sortir*. – Croyez-moi, j'aurai cette femme ; je l'enlèverai au mari qui la profane : j'oserai la ravir au dieu même qu'elle adore ! Qu'elle me dise : « Je t'adore » et je serai vraiment le dieu qu'elle aura préféré !

*Il disparaît. Une sonnerie retentit plusieurs fois. M<sup>me</sup> de Merteuil reconnaît qu'il s'agit là du chevalier Belleruche.*

MADAME DE MERTEUIL. – Ah ! Le chevalier Belleruche, il ne manquait plus que lui, à cette heure !

*La sonnerie retentit à nouveau avec insistance.*

VALMONT, *apparaissant alors à l'une des fenêtres*. – Ce rouquin qui est à votre porte a l'air bien pressé ! Serait-ce un de vos amants transis ?

MADAME DE MERTEUIL. – Je suis dans une telle humeur que je crois que je vais, sur-le-champ, rompre avec cet idiot de Belleruche !